

ÉRIC FOTTORINO

**Suite à un accident
grave de voyageur**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans et récits

Aux Éditions Gallimard

CARESSE DE ROUGE. Prix François-Mauriac 2004 (« Folio », n° 4249).

KORSAKOV. Prix Roman France Télévisions 2004, prix des Libraires 2005 (« Folio », n° 4333).

BAISERS DE CINÉMA. Prix Femina 2007 (« Folio », n° 4796).

L'HOMME QUI M'AIMAIT TOUT BAS, 2009. Grand Prix des lectrices de *Elle* (« Folio », n° 5133).

QUESTIONS À MON PÈRE, 2010 (« Folio », n° 5318).

LE DOS CRAWLÉ, 2011 (« Folio », n° 5515).

MON TOUR DU « MONDE », 2012.

Chez d'autres éditeurs

ROCHELLE, *Fayard*, 1991 (repris dans « Folio », n° 4179).

LES ÉPHÉMÈRES, *Stock*, 1994 (repris dans *Pocket* n° 4421).

CŒUR D'AFRIQUE, *Stock*, 1997. Prix Amerigo-Vespucci.

NORDESTE, *Stock*, 1999 (repris dans « Folio », n° 4717).

UN TERRITOIRE FRAGILE, *Stock*, 2000. Prix Europe 1, prix des Bibliothécaires (repris dans « Folio », n° 4856).

Récits cyclistes

JE PARS DEMAIN, *Stock*, 2001. Prix Louis-Nucera.

LA FRANCE VUE DU TOUR (avec Jacques Augendre), *Solar*, 2007. Prix Antoine-Blondin.

PETIT ÉLOGE DE LA BICYCLETTE, *Gallimard*, 2007 (« Folio 2 € », n° 4619).

SUITE À UN ACCIDENT GRAVE
DE VOYAGEUR

ÉRIC FOTTORINO

SUITE
À UN ACCIDENT GRAVE
DE VOYAGEUR

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

J'habite une banlieue tranquille peuplée de chevaux et d'enfants. Une ville jardin que traverse un lacs d'allées cavalières. Le terreau est si léger qu'il doit provenir des lointaines plages de Normandie, les jours de grand vent. Avec un peu d'imagination, on pourrait croire que la ligne droite de l'hippodrome — la plus longue d'Europe, me suis-je laissé dire — conduit à la mer. Cette cité paisible n'est qu'à vingt minutes de Paris, pourvu que les trains gagnent sans encombre Saint-Lazare ou l'Étoile. Elle est desservie par deux lignes régulières qui forment un mikado de rails dépolis où se rassemble une armée de corbeaux. Seuls les convois lancés à vive allure depuis Rouen, et ne marquant pas l'arrêt, les éloignent provisoirement du ballast. Ces rapides font un vacarme d'enfer quand leur souffle balaie les quais. Un fracas de métal qui vous transperce les nerfs jusqu'aux os.

Par réflexe, il m'arrive de me boucher les oreilles. Je serre les dents et ferme les yeux en attendant que la déflagration s'estompe. Ce ne sont pas des choses à dire quand on est adulte. J'ai gardé cette peur d'enfant qui me prenait jadis dans les gares. La peur de me perdre, de perdre mes parents, de perdre la vie. La peur d'être abandonné ou que quelqu'un me pousse dans le dos. C'est une frayeur irréprouvable. À la différence des trains, elle n'est jamais en retard. Elle resurgit quand je vois sautiller entre les voies ces oiseaux de malheur envolés d'un film d'Hitchcock. J'ai beau me raisonner, leur livrée noire me tétanise. Ils ont l'air d'en savoir plus long que tout le monde sur la mort en maraude.

Au début de l'automne, près de chez moi, trois personnes se sont jetées sur les rails. Un vieillard. Une jeune femme, du moins l'ai-je cru. Une mère de famille. Je ne connais ni leur nom ni leur visage. Sans doute les ai-je croisés sans le savoir dans la foule des petits matins. Ils resteront anonymes. Leurs visages, je préfère n'y pas songer.

À la violence du choc a succédé le silence. Il ne s'est rien passé. À peine un écho dans la presse locale. Pas un mot pour dire la souffrance. Une voix neutre a résonné dans les haut-parleurs de la gare : « Suite à un accident

grave de voyageur... » L'agent a évité le mot suicide. Le prononcer aurait pu, paraît-il, déclencher d'autres passages à l'acte. Certains mots ont la force du désespoir.

Nos vies ont pris un peu de retard. À cause de trois détresses qui n'ont jamais existé.

Le 16 septembre 2012, je rentrais d'une soirée à Paris. Il était presque minuit. À Sartrouville, le chauffeur nous a invités à descendre de voiture. « Terminus », a-t-il dit sans autre explication. Sur le quai, une voix mécanique a prononcé la formule habituelle : « Suite à un accident grave de voyageur, le trafic est interrompu. » L'atmosphère était tendue. Plusieurs trains avaient déjà stoppé ici, déchargeant leurs cargaisons d'usagers fatigués, abattus à l'idée de ne pas rentrer chez eux avant longtemps. Des bus étaient prévus pour les passagers à destination de Cergy ou de Poissy. Mais la gare routière était déserte. Il faudrait attendre encore. Des enfants criaient. Une femme à bout de nerfs a secoué son petit qui hurlait de plus belle. Une gifle a claqué. Un début d'altercation a opposé un voyageur et un agent de maintenance.

À l'arrivée d'une nouvelle rame, l'annonce reprenait : « Suite à un accident grave... » Elle s'immisçait en moi, irréelle. Un événement banal s'était produit, aux conséquences purement matérielles. Je ne reconnaissais rien d'humain dans ces paroles désincarnées. Elles composaient un chef-d'œuvre d'évitement. L'accident grave n'évoquait aucun geste, ne suggérait aucune image. Il relevait d'une langue vidée de sa substance, dénuée de compassion. Une suite de mots pour ne plus y penser, pour passer à autre chose. Un « accident grave » n'empêcherait personne de dormir. Dire « suicide » eût au contraire été périlleux pour les vivants. Certains auraient entendu un signal, un encouragement, une invitation peut-être. Le suicide, c'était contagieux. Cela pouvait donner des idées. Comme évoquer le feu devant un pyromane. Mieux valait parler à côté, parler ailleurs. Parler pour ne rien dire. Neutraliser la zone d'inquiétude avec des termes propices à l'oubli, inoffensifs et creux. « Mal nommer les choses, jugeait Camus, c'est ajouter au malheur du monde. » Ne pas les nommer, c'était nier notre humanité.

Des voyageurs exaspérés avaient fini par descendre sur les voies et s'étaient mis à marcher

droit devant eux. Ils étaient partis dans la nuit, sourds aux consignes de sécurité. Jusqu'où iraient-ils ainsi? Je les ai imaginés longéant la ligne qui s'enfonçait à travers la forêt, éclairés par la lueur pâle de leurs téléphones portables. Tomberaient-ils sur l'endroit du drame? Surprendraient-ils une harde de sangliers? La vision furtive de cette vie sauvage m'a traversé. Puis je me suis éloigné. Il ne me restait qu'une station pour rentrer chez moi. Un petit kilomètre avant de franchir le pont sur la Seine, quelques encablures ensuite. Une fine pluie s'était mise à tomber. Les trains ne repartiraient pas de sitôt.

Le lendemain, j'ai su par bribes que la victime était un homme âgé. La boulangère de la gare tenait son information d'une cliente. Il y avait eu un appel à témoins. La police avait eu du mal à obtenir des détails. Les gens qui avaient vu quelque chose étaient en état de choc. Parler était au-dessus de leurs forces. Un vieillard qui se savait malade. Il avait laissé les clés de chez lui dans sa boîte aux lettres. Les clés mais aucun mot d'excuse pour son absence. Je n'ai pas voulu en savoir davantage.

Une grosse semaine s'est écoulée. J'avais oublié cet homme. La mort des inconnus passe vite. Nous étions le dimanche 23 septembre.

Depuis l'aube, les rues proches de la station RER étaient fermées à la circulation. Le jour était à peine levé que des familles entières déambulaient joyeusement à la recherche d'une bonne affaire. La traditionnelle brocante de rentrée emplissait la ville de ces menus plaisirs qui font accepter l'automne et ses premières fraîcheurs. Dans sa pureté encore estivale, le ciel démentait le calendrier. Il étincelait d'un bleu de porcelaine, un de ces bleus fragiles qu'un rien pourrait briser. Cela n'avait pas manqué. Comme souvent au carrefour des saisons, il s'était voilé vers la mi-journée, laissant place à une sorte de mousseline incolore qui avait viré au gris. Les ballons rouges, les barbes à papa et les personnages de Disney gonflés à l'hélium, loin d'égayer le paysage, en avaient accentué la soudaine mélancolie.

Je m'étais levé tôt à la recherche d'une bicyclette de seconde main pour Constance, ma fille de quatorze ans. Deux vélos trop neufs lui avaient été volés à l'école, l'année précédente. Je m'étais mis en quête d'une occasion. Marchant dans l'air frais, j'avais partagé la joie silencieuse des gens émerveillés par les petites choses de la vie, de vieilles assiettes, des disques vinyles, d'antiques machines Singer. Mon œil s'était arrêté sur une paire de raquettes de

squash en bois blond, au cordage bien tendu, ce genre d'objets qu'on voit dans les films anglais au milieu de rutilantes vitrines, entre des breloques vermeilles à rubans et des coupes argentées que font briller les sourires de jeunes gens figés dans leurs vingt ans. J'avais acquis les raquettes sans discuter le prix, sachant déjà que je ne m'en servais jamais, enchanté de leur reflet caramel dans la lumière du matin.

Plus tard, j'ai éprouvé cette sensation qui vient avec le dimanche. Le silence du dimanche. Il ne ressemble pas à celui du samedi. Il est plus profond, enchâssé dans les replis du temps. C'est un silence venu de loin. Un silence de pain frais, de chemise blanche, de promenade à pas lents. Il ressemble à une trêve que brisera le lendemain dès cinq heures le grondement des premiers trains. Cet après-midi-là, le temps s'est soudain enlisé. Un grand calme a envahi le quartier. Un calme très pesant que j'ai identifié après, lorsque ma fille a regagné la maison les mains tremblantes. Le calme aux couleurs de drame.

Plus aucun train ne roulait, cette fin de dimanche. Une personne s'était jetée sur les voies. Constance se trouvait sur la passerelle surplombant la gare lorsqu'elle avait distingué une silhouette qui s'avancait au bord du quai.

Je l'ai encouragée à me dire ce qu'elle avait vu. Ses mains continuaient de trembler. Elle ne savait pas s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. La personne n'avait pas sauté. Elle s'était laissée tomber, le corps en chute libre. Le train était lancé. Après son passage, il n'était plus rien resté de la silhouette. Des gens avaient crié. Peut-être le conducteur avait-il vu le visage de la victime. Il arrive qu'en plein jour les suicidés regardent celui qui va les anéantir. Un air de défi ou de gratitude. Certains conducteurs croient même voir un sourire. Ce sourire les hante à jamais.

Le lundi, les voyageurs ont repris le chemin du RER. Les trains roulaient normalement. Le mien n'était pas seulement bondé. Il était sale, d'une saleté repoussante. Le sol était jonché de nourriture — morceaux de sandwiches entamés, biscuits écrasés —, de canettes de bière qui roulaient entre les sièges, régurgitant une mousse brune, de journaux piétinés, de sachets en plastique. Les plafonniers projetaient une lumière jaunasse, quand ils ne s'éteignaient pas tout à fait, plongeant la rame dans une pénombre qui pouvait tourner à l'obscurité totale, à l'entrée du grand tunnel de la Défense. Dans cette promiscuité où flottait une odeur d'urine, j'ai pensé que

des êtres à vif pouvaient parfois décider d'en finir pour de bon. Qu'ils aient assez enduré cette violence muette, ces petites humiliations qui vous ramènent à la condition d'objets. Peut-être qu'elle vous débusque dans ces instants, à l'improviste, l'impression d'avoir raté sa vie. D'être une erreur humaine qu'un train va corriger.

Je connais bien cette ligne. Je l'emprunte depuis plus de trente ans. Elle traverse l'Île-de-France comme une longue balafre entre Cergy et Marne-la-Vallée. Le parcours est une coulée de grisaille où surnagent des immeubles échoués dans le magma informe de la métropole parisienne. Un habitat hétéroclite et sans grâce, entrecoupé d'une lèpre végétale. Chaque jour, un million de personnes utilisent cet itinéraire. La SNCF rappelle régulièrement aux usagers que la ligne A est la plus dense du monde. J'ignore si le message subliminal est d'en tirer une quelconque fierté ou un sentiment d'appartenance.

Je n'ai guère le souvenir d'autant d'accidents de voyageurs. Je ne devais pas y prêter attention, avant. Il me semble qu'ils ont proliféré comme une épidémie. Dans ces trajets fastidieux, il m'arrive de remarquer un voyageur aux yeux fermés. Ses paupières tressaillent. Il

dort debout. Le lendemain du deuxième suicide, j'ai surpris plusieurs personnes aux yeux clos par nécessité, dans le secret de leurs pensées. Je me demande si on s'entraîne à mourir. Si se jeter sur les voies est un crime prémédité contre soi. Ou un meurtre sans coupable.

Au début des années quatre-vingt, je m'arrêtais à la station Nanterre-Université. D'un côté, les bâtiments décrépits de la fac où j'étudiais le droit. De l'autre, l'immeuble bunker de l'ANPE qui me rappelait la base sous-marine du port de La Rochelle. Même par beau temps tout semblait gris. Les gens, les trains, l'air. La tristesse régnait. Des couches de tristesse, comme les couches de crasse sur le tissu des sièges du RER maculés de vieux chewing-gums. La proximité des amphis avec les guichets pour chômeurs était un risible raccourci qui n'amusa personne. La perspective était tracée. J'y pense à l'instant. Où donc vont se loger les souvenirs, pour jaillir tel un diable d'une boîte ? Je m'imaginai alors juge ou avocat. Je travaillais le droit pénal comme un boxeur travaille son gauche.

Une leçon surgit à l'improviste, quelques fragments à propos des armes par destination. Cette expression m'avait marqué. Il existait des armes par nature dont la seule vocation était de tuer. Elles étaient blanches ou à feu. Une autre

catégorie très hétéroclite était composée de manches à balai, de couteaux de cuisine, de rouleaux à pâtisserie, de battes de base-ball. La jurisprudence mentionnait aussi la canne plombée des anarchistes, avec sa tige de châtaignier et son lest de métal. Une panoplie d'armes par destination, détournées de leur usage normal à des fins criminelles.

Comme parfois les trains.

Les conducteurs sont alors pris en otage. Leur machine se fait machination. Une personne veut mourir. Une autre ne veut surtout pas tuer. Elle tue pourtant, malgré elle. La destination se change en destinée funeste. La victime retourne le convoi contre elle, tout contre elle. Le coup est imparable. La rame devient une arme.

J'ai voulu savoir. Non pas qui était la victime de ce triste dimanche. Savoir ce que les gens savaient. J'ai interrogé autour de moi. Quelques-uns étaient au courant car ils avaient subi un retard. La plupart n'avaient entendu parler de rien. Comment auraient-ils su? Mes questions suscitaient un certain malaise. Pourquoi parlais-je d'événements dont nul ne parlait? Je nous prenais en flagrant délit de ce que Mauriac appelait autrefois « le crime de silence ». Taire m'est apparu comme le verbe auxiliaire

de tuer. En niant cette souffrance, on ne laissait aucune chance au désespéré de partager son mal-être. Une douleur flottait dans l'air. Elle planait, menaçante. Personne ne la prenait en charge. Trop lourde à porter. Condamnée à grandir jusqu'à devenir invivable.

Ce qui unit la foule face au suicide, c'est l'incompréhension. L'opinion des quais de gare ne partage rien d'autre que son quant-à-soi qui regarde ailleurs. Comment s'exprimer devant un public inexpressif qui n'a d'yeux que pour le tableau des horaires? Devant ce malheur, il manquait un geste gratuit. Un regard d'utilité publique, non remboursé par la Sécurité sociale. Un regard préventif pour les inconnus qui se sentent en trop. Tâche surhumaine. La sagesse populaire connaît la chanson : les grandes douleurs sont muettes. On n'entend rien, et on ne voit guère mieux.

Lucie, la jeune libraire du Chat qui pelote, habite en face de la station ferroviaire. Je lui ai demandé si elle avait su quelque chose du drame. Non, elle était sortie tout l'après-midi. Elle m'a confié qu'en voyant les ambulances, les camions de pompiers, la foule compacte devant son immeuble, elle avait fait un grand détour pour regagner son domicile. Elle appréhendait ce qu'elle risquait de voir.

En l'écouter, je me suis dit qu'ils avaient leurs raisons, à la SNCF, pour banaliser ces tragédies du quotidien. Il fallait que tout rentre dans l'ordre. Que les gens puissent rentrer chez eux l'esprit tranquille. Puis repartir d'un bon pied vers leurs occupations, leur travail, leur famille, leurs ennuis. Qu'ils trouvent le courage nécessaire. On effaçait les traces. Ces événements ne devaient en laisser aucune. Le spectacle continuait. Il s'agissait bien de spectacle, avec censure et morceaux choisis. Illusion d'optique, léger lavage de cerveau. N'ayez pas peur et circulez, vous n'avez rien vu. Parade grossière. Ce sont les morts ignorés qui marquent les esprits au plus profond.

Les jours suivants, j'ai appris que la victime était peut-être une jeune femme. On m'a raconté l'histoire d'une étudiante à qui tout souriait. À vingt et un ans, elle avait réussi son concours d'entrée à l'école de kiné. Brusquement, elle venait de réaliser qu'elle ne pourrait jamais pratiquer le métier dont elle rêvait. La raison invoquée était saisissante. Elle se sentait incapable de toucher les gens, de leur prodiguer des soins avec ses mains. Elle s'était crue prise au piège, sans échappatoire. Cela avait-il motivé son geste fatal ? Le fils d'un ami connaissait cette jeune femme. Mais non, ce n'était pas

elle qui s'était jetée contre le train le jour de la braderie. L'accident était survenu quelques mois plus tôt. Faute d'informations, les gens mélangeaient les accidents. La rumeur prenait le relais du silence.

Le mardi suivant, je devais déjeuner à Paris. À la gare, les gens s'étaient massés sous les panneaux d'affichage. Les visages étaient résignés. Un accident de voyageur venait encore de se produire. Le trafic serait interrompu pour deux à trois heures. Il ne me restait plus qu'à rentrer chez moi. Cette fois, quelques indications ont filtré le jour même. Chez un commerçant, j'ai entendu que la victime était une mère de famille. Elle avait sauté sur les voies après avoir accompagné ses enfants à l'école. Quelqu'un a ajouté qu'elle dirigeait un service important dans une grande entreprise.

Puis les trains ont de nouveau roulé. Pour les passagers qui affluaient sur les quais, tout était normal. Pour ceux qui rentraient de Paris dans la soirée, rien n'avait eu lieu. Seuls les voyageurs de la mi-journée garderaient le souvenir fugace de la circulation momentanément interrompue. Comme d'habitude, les mots avaient été choisis à dessein. L'expression « trafic perturbé » m'est apparue dans toute sa froideur. Officiellement, aucun être humain n'avait été

*Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 12 février 2013.
Dépôt légal : février 2013.
Numéro d'imprimeur : 84046.*

ISBN 978-2-07-014064-0/Imprimé en France.

250675



Suite à un accident grave de voyageur Éric Fottorino

Cette édition électronique du livre
Suite à un accident grave de voyageur d'Éric Fottorino
a été réalisée le 15 février 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070140640 - Numéro d'édition : 250675).

Code Sodis : N55028 - ISBN : 9782072486647

Numéro d'édition : 250677.